

# GORBIO An II

En 1978, le centre d'intérêt artistique s'était nettement déplacé à Gorbio, à l'initiative de quatre peintres : Janine Mongillat, Isnard, Marzé, Raza, avec le patronage participant de Graham Sutherland.

Cette année, le groupe des quatre, toujours avec son mentor, a vu plus grand, au point qu'ils seront douze à l'affiche. Outre les animateurs précités, il y a Ara, Bastiani, Bauzil, Franta, Rosticher, Lepine, Verdet Aïnsi, l'attrait de l'an passé, que nous avons souligné en son temps, se confirme en se multipliant.

Quelle satisfaction de trouver en nos villages, au milieu d'une population essentiellement rurale, des manifestations de valeur exceptionnelles, très fréquentées.

..

Suivons donc les salles des deux niveaux du « vieux presbytère ».

Dès l'abord et en forme de présidence, Graham Sutherland : cinq compositions hallucinantes d'élaboration ; le maître sait disséquer, recomposer. L'insecte n'intervient pas dans cette présentation, mais le cygne, l'oiseau, le nageur de même que la roche et une étrange « forme se balançant ». Toujours cette recherche de vérité dans l'absolu.

Tout à côté, Franta. Trois toiles puissantes dont un « couple » immense, deux corps modelés, n'en faisant qu'un aux limites incertaines. Des chairs, une carnation complexe ; c'est simultanément viril et morbide. De là à déduire que « Tchèque vivant en

France » un calvaire personnel serait à l'origine des ruptures qu'il nous propose. Or, d'une conversation ancienne de plusieurs années, il me semble bien qu'il ne nourrit aucune rancœur. Il travaille en France depuis 1958 et, comme des musées français, anglais, yougoslavies abritent ses toiles, la Galerie nationale d'art moderne de Prague en est pourvue.

Il reste que Franta est un peintre de grande vigueur et d'une parfaite santé morale. Chacune de ses œuvres suscite la réflexion et éveille la prise de conscience.

Ara : avec lui, c'est la gravure. C'est là toute première fois qu'il expose dans la région. Onze petits tableaux, fouillés à l'extrême, chacun avec son titre, une signification où le cérébral se conjugue avec le concret. C'est ce genre qu'il faut approfondir, regarder attentivement pour n'en rien perdre tant cela fourmille de détails.

..

A l'étage, rencontre avec les mouvements de voûtes d'oiseaux de Rosticher, et une peinture récente, « l'Œil ». Ces vols compacts, intitulés « Etourneaux-nuage », évoquent la prolifération de ces passereaux et leur instinct grégaire.

André Verdet : poésie, graphisme, tout se tient, se lie, s'interpénètre. Ainsi de « Fermons les yeux »

*Fermons les yeux pour toujours  
Et tirons sur nos corps reclus  
Le grand linceul rapiécé des étoilés  
[les mortes]*

et puis « Enfin Kepler vint » où se démontre la loi des aires « le rayon vecteur qui joint le soleil à la planète balaie des aires égales en des

temps égaux ».

Alors, et par un autre cheminement, les toiles « noires » de Bauzil recréent le monde. Six « énergie » nous offrent une des bonnes choses de cette exposition. L'énergie est latente avec une intense concentration. Sur un fond noir, un cercle du même noir s'en détache par une mince irisation blanche. Ceci est la naissance de tout, c'est-à-dire de la matière. Or, nous retrouvons cette notion dans le « bin-du », exprimé en indi, le point, chez Raza. Disons que ce concept est aussi l'origine. Il vient dans les grandes compositions de Raza comme un leit motiv, non comme une obsession, car c'est le germe de tout ce qui est.

Raza, puisqu'une parenthèse m'amène à lui, veut que sa peinture « soit essentiellement peinture ». Si, dans tous les cas, il part de la nature, examinée, absorbée, intégrée, il restitue ses sensations optiques en une composition où tout est peinture et rien que peinture.

..

Mais je ne veux oublier aucun des ouvriers de ces tableaux d'une exposition. Et je continue cette promenade — pour parler comme Moussorgsky — avec Janine Mongillat. Elle poursuit ses rêves et ses réalités d'enfant. Robes, tablier, ciseaux. Elle aspire à « casser ses habitudes » pour venir de plein pied au niveau de sa mémoire. Si elle parle de « mémoire de robe », ce n'est pas une métaphore.

Des choses sont d'un parfait réalisme, tel « le Fauteuil ». Si elle signe de la main gauche, c'est aussi pour se dresser contre l'habitude.

Lépine, après la figuration des toiles

claires aux couleurs vibrantes, après l'abstraction quelque peu sombre, part pour une nouvelle aventure où se cotoient collages et peinture, dessin et objets. Bien qu'une de ses pièces affirme que « Les jeux sont faits », je reste persuadé que Lépine trouvera d'autres jeux et d'autres encore.

Marzé assemble ses galets, les enserme dans une boîte-cadre, les décèle. J'ai dit une fois que son travail a quelque chose d'inquiétant dans sa formulation. Les angoisses, l'incertitude du lendemain pèsent lourdement. L'ingratitude aussi. Mais ces pierres rassemblées n'évoquent-elles pas une volonté de solidarité ?

Les choses deviennent simples, claires, limpides avec Bastiani. C'est un « naïf » vrai. Il ne simule pas, mais dit en toute sincérité ce qu'il imagine. Et pour que sa joie se partage, il emploie la couleur pure, vive.

Michel Isnard cueille tout au passage. Le terme est de lui. Qu'il s'agisse des « Poireaux sauvages » ou du « Pain pour les bêtes », comme de sa « démarche pour traduire des impressions nocturnes ».

Isnard commente, une note, des mots, des phrases, explicitent sa démarche. La couleur souligne, le dessin se lit. Il semble qu'un certain didactisme soit de parti-pris. Isnard ne laisse jamais indifférent.

Trop d'enthousiasme, trop de zèle règne à Gorbio, où s'est automatiquement mis en place une association pour la promotion artistique, pour ne pas tenir compte des efforts d'authentiques créateurs. Il faut soutenir un tel mouvement.

Paul LONGUET.